

qui endurât une pareille insulte. Et vous, l'endurerez-vous ? Permettez-vous aux envahisseurs de s'écrier dans leurs dépêches : « Les Italiens ne savent pas se battre ; nous sommes incontestablement leurs maîtres ! »

Non, par les mânes de Pier Capponi, vous ne le permettrez pas. O Italiens ! sonnez le tocsin, et qu'il soit le signal d'une guerre nationale contre les envahisseurs. Laissez-les dire de vous tout ce que l'on voudra, excepté ce qui fait tomber une nation dans la boue, excepté qu'en Italie l'armée et la nation sont des lâches !

Mais pour que la guerre soit nationale, pour que vous ayez des armes, des munitions, de l'argent, des chevaux, des volontaires, des soldats, des bases d'opération et des chefs d'une fidélité à toute épreuve, audacieux, tenaces et capables, il faut d'abord que vous affranchissiez votre pays, et que vous vous débarrassiez du gouvernement qui vous déshonore et vous trahit. C'est de l'insurrection que la guerre doit sortir.

En présence des faits accomplis, toute illusion est un crime ou une folie.

Notre gouvernement monarchique aurait pu profiter d'un appel parti de Rome.

Il ne l'a pas voulu.

Notre gouvernement monarchique aurait pu devancer les Français à Rome.

Il ne l'a pas fait.

Notre gouvernement monarchique a permis aux volontaires de se grouper en nombre suffisant pour commencer la lutte ; puis il les a empêchés de se grouper en nombre suffisant pour achever la conquête.

Notre gouvernement monarchique a emprisonné deux fois le général Garibaldi ; il a choisi le moment de l'intervention étrangère pour former un ministère semi-clérical, hostile à toute liberté ; il a dissous le comité de secours ; il n'a passé la frontière pontificale que pour rendre au gouvernement du Pape les populations qui avaient appelé l'Italie par leurs plébiscites ; il a assisté sans émotion au massacre de nos frères italiens ; à l'approche des Français, il s'est retiré des positions qu'il avait occupées ; il a renié Rome, l'Italie et l'honneur de notre drapeau.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui consente à partager avec ce gouvernement monarchique l'honneur de notre entreprise ?

Non, une dynastie qui débute en cédant à l'étranger les tombeaux de ses ancêtres, et qui finit par Lissa et Custozza, ne peut attirer sur vous que le malheur, la perfidie et la honte. Si vous voulez sauver votre patrie, hâtez-vous donc de séparer ses destinées de celles de ce gouvernement. Libres alors, délivrés de toute défiance, de toute crainte de trahison, jetez-vous résolument dans la lutte et soyez vainqueurs. Oui, par le ciel, vous serez vainqueurs ! En 1792, la France ne comptait comme vous que 25 millions d'habitants, lorsqu'elle jeta le gant à la face de rois légués contre elle, et la France fut victorieuse.

Nous autres, républicains, nous n'avons pour nous que Rome, lorsque nous avons tenu trente mille Français en échec, en 1849.

Italiens, à Rome ! à Rome ! C'est là que notre nationalité recevra son baptême. C'est là qu'à l'ombre du drapeau de la victoire planté sur le Capitole, une assemblée élue par le peuple, dictera le pacte qui doit mettre fin à la crise prolongée que vous a valu le gouvernement monarchique.

8 novembre 1867. JOSEPH MAZZINI.

Le *Courrier Français* dit que notre gouvernement a reçu hier de fort mauvaises nouvelles d'Italie. J. REBOUX.

VOS CASERNES SONT SUPERBES !

Un journal anglais se moque de nous fort agréablement.

« Le voilà donc, dit-il, ce peuple de France, jadis si glorieux de ses livres, de ses théâtres et de ses musées ; le voilà donc jugé d'un mot, — et par qui, s'il vous plaît ? Par un prince autrichien naïvement infatué de son tolpack à aigrette et tout fier de son sabre comme un lycéen de sa première canne.

Charles-Quint, à table près de François I^{er}, disait : « Sire, vous avez de bien grands artistes ! » Trois siècles plus tard, en ce Paris où s'étalait, prétendait-on, dans un palais, la supériorité de la France sur les autres nations, il eût varié la formule de son admiration et dit : « Vos casernes sont superbées ! »

On voit par là si les temps ont marché !

Peuple de Rabelais, de Voltaire et de Beaumarchais, peuple de la Bastille, peuple du dix-août, peuple de la patrie en danger, peuple des barricades, il est encore vrai que les casernes sont superbées.

Si de tes voies stratégiques la brise de 89 a fui, du moins y respire-t-on — par compensation — le glorieux parfum de la cire à giberne, tandis que de distance en distance, l'œil se repose charmé sur un de ces monuments de belle et bonne pierre qui transmettront à la postérité le souvenir de ta gloire et de ton architecture.

Et c'est ainsi, peuple français, que chez toi chaque époque aura eu son lustre et sa besogne ; ton dix-septième siècle a vu par ses artistes et ses poètes le triomphe de l'imagination ; le dix-huitième a vu par ses philosophes et ses tribuns briller la pensée mâle ; le dix-neuvième... — Encore une fois les casernes sont superbées !

Viens ça, John Bull, que je t'embrasse ; tu es gonflé d'esprit comme une barrique de gin, et je t'approuverais de nous donner ce coup de pied au derrière si je ne craignais d'être prévenu d'excitation à la haine et au mépris des fusils Chassepot.

Mais comme on voit bien, homme de la Tamise, que tu écrites dans un pays qui n'est pas le nôtre : dans un pays où chacun peut se permettre d'appeler les choses par leur nom, dire qu'il fait froid en novembre, et trouver hors de saison que les pairs du royaume chassent le daim quand la canaille crie famine.

Chez nous, prosaïque insulaire, tout est mieux réglé, et la liberté est une grande dame qui ne cohabite plus avec le peuple.

Je ne comprends donc pas que tu puisses sans être traité à la barre des vagabonds écrire que ton lord-maire s'est enrichi dans les démolitions. Je ne comprends pas davantage que tu ailles le jour des morts honorer Thomas Paine sans voir fondre sur toi toute la police et toute la justice de Londres.

Mais revenons à nos moutons ou si tu l'aimes mieux à nos Français.

Rien n'est plus vrai, mon ami, Sa Majesté apostolique nous a d'un coup appréciés ; elle a peint d'un trait nos vertus de contribuables lorsque chez notre édile, l'autre soir, elle s'est écriée la bouche pleine, en souriant au commandant en chef du premier corps d'armée, qui lui-même souriait à sa suprême de poulardes aux truffes :

« Maréchal, vos casernes sont superbées ! »

Je dois l'avouer pourtant que Jacques-Bonhomme n'y a pas perdu plus que toi ses droits à la gloire ; car le surlendemain, comme l'auguste vaincu de 1859, sagement oublieux de Villafranca, roulait vers le château de Compiègne, un malin de l'endroit — médaillé d'Italie — montrant du doigt le nom de la rue où passait sa Majesté, s'écria : « Rue de Solférino, sire ! »

Le trait est noir, mais le souverain n'entendit pas, car les souverains ont,

par grâce spéciale, les deux oreilles bouchées aux vilains propos des petites gens. Toutefois, ces mots : « Vos casernes sont superbées ! » revinrent à la mémoire d'un valet de pied qui, pour lors, tira par la culotte tel petit chroniqueur assermenté, plus comme une serviette entre deux collets de la livrée. Encore un peu il y avait conflit ; mais les gens de Compiègne qui ne sont pas plus bêtes que d'autres éclatèrent au nez du laquais, et se mirent à jaser comme une volée de merles en belle humeur, touchant le plaisant retour des choses d'ici-bas. Ce que voyant, le chroniqueur assermenté saisit ses tablettes et télégraphia à l'Europe attentive cette nouvelle palpitante d'intérêt :

« Acclamations ! enthousiasme indescriptible. Jamais je ne me suis vu à pareille fête. C'est du délire. »

Malheureusement la dépêche se croisa chez l'imprimeur avec un télégramme où il était question d'une reprise des *Aveux difficiles*, vieille comédie toujours nouvelle, et il y eut confusion.

Pour moi, à ne te rien celer, j'admire sans arrière-pensée ces princes dépourillés de toute roue, qui, non contents d'avoir appris aux dépens de leurs sujets l'excellence de notre tir, viennent par surcroît admirer de près la structure de nos guérites et la disposition de nos arsenaux (ils me rappellent ce preux d'un autre âge qui, percé d'outre en outre d'un bon coup de rapière, disait encore à travers le haquet de la fin : « Touchez-là, messire, vous avez une fière pointe. »

Les guerriers Apaches n'ont rien de tel dans leurs annales. Ils prennent au sérieux leurs petites escarmouches, ces sauvages ! et s'en veulent de génération en génération pour quelques chevelures scalpees à leurs proches. Chez les nations civilisées il n'en est point de même, et nous savons bien que de peuple à peuple, se tuer de temps à autre une centaine de mille hommes, c'est se couvrir de gloire. D'ailleurs, rien ne cimente l'amitié comme quelques villes bombardées de main de maître ; et trois ou quatre milliers de filles d'un seul coup mariées avant la noce sont bien faits pour rapprocher les cœurs. On peut après cela manger à la même table, boire à l'union féconde des Etats, et marcher ensemble dans les votes du progrès. Du moins c'est mon avis et celui de toute ma maison.

La chose ainsi posée, John Bull, mon ami, cesse de te moquer, et, en présence de ce grand mot, de ce mot auguste qui fera époque dans l'histoire, joins-toi à moi pour mesurer la distance qui sépare notre belle civilisation des civilisations lointaines. Veux-tu un exemple frappant de l'état d'infériorité où sont encore plongés à l'heure qu'il est certains peuples ? Rappelle-toi ce mandarin Ping, chef de l'ambassade chinoise qui, l'an passé, nous visita. Un Français qui avait promis ce personnage dans tout Paris, lui demanda en fin de compte ses impressions. Sais-tu ce que répondit l'envoyé de Pékin ? Le sais-tu ? Au lieu de s'écrier, saisi d'enthousiasme et plein d'une ardeur belliqueuse : « Vos casernes sont superbées, » il répondit au contraire en laissant voltiger sur ses lèvres violettes un sourire narquois, qu'il trouvait nos écoles trop petites et nos casernes trop grandes... Tu vois par là que les Chinois sont barbares et que les Autrichiens et les Français sont civilisés. Dis-le bien à ta femme, John Bull, et charge-la de mes compliments : *God save the queen !*

ALFRED DEBERLE.

(*Courrier français*).

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 14 novembre.

Le *Moniteur* confirme ce matin les bruits qui circulent depuis plusieurs jours et qui étaient connus de tout le monde. M. Magne

redevient ministre des finances ; il représente un système financier que M. Fould combattait ; mais on ne peut affirmer qu'il rentre au pouvoir pour appliquer telle ou telle théorie, les ministres n'étant pas responsables et n'ayant ainsi qu'une initiative restreinte.

Vous aurez sans doute remarqué la note que publie le *Moniteur* en tête de sa partie non-officielle : elle constate que M. Rouher n'avait été qu'un ministre des finances provisoire et que c'est sur sa demande qu'il a été relevé de ses fonctions. Cette note a-t-elle pour but de démentir à l'avance toute supposition d'après laquelle M. Rouher aurait été obligé de renoncer à une situation qui lui créait une certaine prépondérance dans les conseils de la couronne ? C'est possible ; en tout cas, la retraite du ministre prouve qu'on lui avait attribué à tort de grands projets financiers, car vous vous rappelez qu'on avait dit qu'il allait remanier de fond en comble cette branche de l'administration. Peut-être aussi l'état de sa santé l'a-t-il contraint à se défaire d'un fardeau trop lourd.

Il est difficile d'attacher un sens particulier à la nomination de M. Pinard au ministère de l'intérieur : il n'est connu encore que pour posséder de brillantes et puissantes facultés ; nous les verrons à l'œuvre ; mais il a un immense avantage sur tous ceux qui auraient pu se porter comme ses concurrents : c'est un homme nouveau ; il ne représente ni un système ni une coterie et l'on peut attendre de lui qu'il unisse la fermeté à un sage libéralisme.

Je viens de recevoir une épreuve de la brochure pompeusement annoncée par le *Constitutionnel* : elle ne porte pas de nom d'auteur, et est en effet intitulée : *Napoléon III et l'Europe en 1867*. J'ai parcouru rapidement ces trente pages et franchement, si l'auteur s'est imaginé qu'il allait causer une grande émotion en France et en Europe, je crois qu'il s'est exposé volontairement à un joli four. En voici en résumé les principales idées qui ne brillent pas par l'originalité : La France ne doit pas intervenir dans les affaires d'Allemagne, et elle doit laisser l'unité s'accomplir ; en Italie, elle doit maintenir la convention ou quelque chose d'analogue pour protéger la Papauté contre la révolution, à l'intérieur, le programme du 19 janvier doit être exécuté, mais pour que la paix puisse être féconde, il faut procéder à un désarmement général, et la brochure se termine par le vœu que le congrès convoqué par l'Empereur, il y a quatre ans, puisse se réunir.

Je ne vois dans cet opuscule rien de saillant, ni surtout rien de neuf : elle peut se résumer ainsi : tout marche à peu près, mais tout marcherait beaucoup mieux si l'Europe voulait écouter les conseils pacifiques de l'Empereur.

L'indépendance Belge attribue la paternité de la brochure à l'abbé Bauer, l'éloquent prédicateur qui a prêché la carême aux Tuileries l'hiver dernier. La France dément cette assertion avec tant de vivacité qu'on pourrait supposer que M. de la Guéronnière y a collaboré ; nous ne l'en féliciterions pas.

Une dépêche de Vienne, publiée par le *Mémorial diplomatique*, porte que M. de Beust vient d'adresser aux agents diplomatiques de l'Autriche une circulaire indiquant les points principaux de l'accord établi entre l'Autriche et la France.

A la Bourse et dans toutes les réunions, les changements ministériels, quoique prévus, étaient le sujet de toutes les conversations. Les bruits d'emprunt qui avaient perdu du terrain hier et même aujourd'hui au début de la Bourse, ont repris faveur à la dernière heure.

Dans le monde politique, la nomination de M. de la Valette comme membre du Conseil privé a causé quelque surprise, car on se rappelle qu'il transpira quelque chose d'une récente et vive altercation entre lui et M. Walewski ; mais M. Walewski, ayant depuis longtemps un rôle très-effacé,

ne pouvait faire écarter M. de la Valette. Les deux nouveaux ministres sont allés ce matin à St-Cloud prêter serment et ont immédiatement après pris possession de leurs portefeuilles. On assure que MM. De St-Paul, Borredon et Aylie Langlé conserveront leurs fonctions actuelles au ministère de l'intérieur.

Aujourd'hui s'est plaidée l'affaire de la place de l'Hotel-de-ville : 8 prévenus ont été condamnés à 15 jours de prison pour avoir crié : *Vive Garibaldi*, et un sixième à 3 mois pour avoir en outre résisté aux agents.

CH. CAHOT.

Nous n'avons pas reçu aujourd'hui de lettre de notre correspondant de Paris.

Le loyer des Eglises.

M. Victor Hugo a trouvé un moyen bien simple d'arrêter l'extension du christianisme. La philosophie matérialiste n'a plus besoin de fonder des journaux, d'élever des statues. Elle a une façon plus nette d'arriver à son but : elle n'a qu'à supprimer les églises.

Sans doute ; mais comment cela ? Comment ? M. Victor Hugo va nous l'apprendre. — L'église, dit-il, appartient à la commune, qui a payé les frais de construction. Donc, la commune doit exiger un loyer ; le prix de ce loyer doit être versé exactement, où le bâtiment sera mis aux enchères. Notre-Dame-d'Anvers vaut 500,000 fr., par an.

Et si le clergé n'a pas de quoi payer son terme ?

Notre grand poète n'est pas embarrassé pour si peu. On convertira les cathédrales en salons de lecture où Dante, Homère, le *Moniteur* du soir et l'école romantique seront commentés devant une assemblée de choix. Après Shakespeare, M. Auguste Vacquerie, après la partie non officielle, les traductions de *Ruy-Blas*.

Ce projet est plus sérieux qu'on ne le pense, et nous ne serions nullement étonnés qu'une certaine fraction de l'opinion s'y arrêtât complaisamment. M. Hugo, qui comprend les aspirations littéraires de notre pays, n'admet pas que la France, au lieu de sentiments religieux au moins aussi importants que ces aspirations.

Il veut bien que l'argent de tous les contribuables — même de ceux qui ne vont jamais au spectacle — serve à subventionner les théâtres impériaux ; il ne veut pas qu'en vertu du même principe, et en vertu d'une morale bien autrement supérieure, le clergé s'établisse là où il n'est — non-seulement le droit, mais le devoir d'exister.

Heureusement que nous voyons fort bien le dessous des cartes.

Si les églises étaient converties en salles de conférences, si elles tombaient entre les mains du plus offrant et dernier enchérisseur, il ne manquerait pas d'orateurs convaincus qui célébreraient la gloire des *Travailleurs de la mer*. M. Hugo aurait là une belle occasion de combattre Dieu directement. Mais qu'il se rassure ! Jusqu'à plus ample informé, nous croirons toujours qu'il perd son temps et sa peine, et que Dieu est plus fort que lui !

(Union). DANIEL BERNARD.

Conseil municipal de Roubaix.

Séance du 20 septembre 1867.

Suite. — Voir le *Journal de Roubaix* des 10 et 13 novembre 1867.)

PRÉSIDENCE DE M. G. DESCAT, MAIRE.

CLASSEMENT DES CHEMINS VICINAUX. (Nous avons donné la substance du rapport dans notre numéro du 22 septembre.)

passion trop vite éclore pour durer longtemps.

« Qu'importe qu'elle s'effeuille promptement ! les plus belles choses de la vie n'ont-elles pas toujours eu le plus court destin ?... Et puis je vais vite peut-être, il est des choses si bizarres : elle est capable d'aimer ce vieux débris d'un autre siècle.

« Je m'arrête et ne veux point mettre plus longtemps à l'épreuve votre indulgence ; vous me gronderiez sans doute si vous saviez que demain je retourne à V...

« GEORGES. »

Le lendemain, en effet, Montbrun, décidé à brûler ses vaisseaux, était introduit auprès de Mme L..., assise dans une serre attenante au salon.

La jeune femme était plus charmante que jamais : une robe de gaze bleue, largement échantonnée au corsage, faisait ressortir les tons roses qui couraient sous la blancheur de sa peau. Ses beaux cheveux d'un blond doré, relevés sur le front à la Marie Stuart, retombaient en boucles épaisses et soyeuses sur les fines attaches de son cou ; à demi étendue sur un de ces fauteuils en rotin qui se prêtent à tous les mouvements du corps et qu'affectionne particulièrement l'indolence créole, le coude appuyé sur une caisse contenant un oranger couvert de fruits, elle avait laissé

tomber sa tête sur sa main ; sous sa robe, légèrement relevée par sa position, passait un pied mignon coquettement chaussé.

Un ouvrage de broderie à peine commencé avait glissé de ses genoux jusqu'à terre.

Comme un écho des pensées intérieures, un sourire se jouait sur ses lèvres entr'ouvertes et ses yeux alanguis s'étaient à demi fermés. Est-il besoin de dire que, comme tant d'autres, elle s'était laissée prendre à ses propres filets, et que le trait perfide parti de ses yeux était revenu s'enfoncer en son cœur ?

La voix de Georges, qui s'était approché sans éveiller son attention, loin de la tirer brusquement de sa rêverie, sembla faire corps avec elle ; seulement, son regard se fit plus ardent sous l'ombre de ses longs cils.

« C'est vous ? » dit-elle, et ces deux mots, ainsi prononcés, voulaient dire : « Je vous attendais, je pensais à vous. »

Georges en avait bien compris le sens caché, mais cela ne lui suffisait plus : il voulait un aveu plus complet.

« Ne m'attendiez-vous donc pas ? répondit-il ; avez-vous oublié qu'il faut désormais à ma vie l'air que vous respirez ? que le son de votre voix a, seul encore, le pouvoir de pénétrer jusqu'à ce cœur blessé ? »

— Monsieur Georges !

— Monsieur !

— Mon ami, songez où vous êtes, à qui vous parlez...

— Où je suis ! je ne le sais que trop. Un autre seul, en effet, a le droit de faire entendre ici ce langage qui vous blesse, mais il l'oublie s'il l'a su jamais ; il ne tenait qu'à lui de ne pas laisser vacante cette place que j'ambitionne : sans être avare, madame, quand on possède un trésor, il ne faut pas le laisser sans cesse exposé aux regards des profanes. A qui je parle ? Oh ! mieux que personne je puis vous répondre. Mon unique occupation, depuis que je vous ai vue, n'est-elle point de penser à vous ? Je ne me suis pas contenté, comme tant d'autres, d'admirer des dehors séduisants ; mes yeux, plus sincèrement épris, ont dépassé la forme et percé cette revivante enveloppe : j'ai deviné sous ce rempart de fleurs un cœur tout vierge encore et qui n'a point parlé.

Pourriez-vous m'en vouloir d'ambitionner un bien qui ne fut jamais à personne ?... Oh ! ne vous en défendez pas ! oseriez-vous me dire que vos vingt ans se sont laissés charmer par les hivers de...

— Montbrun, grâce !... fit Mme L... l'interrompant.

— Oui, j'ai tort, j'en conviens : pour arriver jusqu'à vous il ne doit pas être besoin de faire d'auto-da-fé. Daignez seulement jeter un regard moins sévère jus-

qu'à ce cœur tout plein de votre image ; si jusqu'ici vous n'avez pas vu lire ses secrets, c'est que vous ne l'avez pas voulu, ou plutôt peut-être parce que vous avez eu peur.

— Peur !

— Oui, peur de partager le trouble qui m'enivre. Vous souriez... Pourquoi donc alors votre main tremble-t-elle ainsi dans la mienne ? Pourquoi cette émotion ?

— Je ne sais : ma main tremble dites-vous ? la fraîcheur du soir, sans doute, ou le parfum ne ces oranges qui m'agitent peut-être.

— Non, c'est la voix qui chante en moi depuis le premier jour où je vous vis, qui vient enfin d'éveiller en vous un écho ; c'est la corde sonore qui vibrait en mon cœur et s'anime chez vous ; c'est ce mot que vous désirez et qui vous effraie, ce mot que vous dites tout bas et que je ne puis plus retenir : je vous aime !...

— Qu'osez-vous dire ! Montbrun, vous ai-je donné jamais le droit de me faire entendre de semblables paroles ? ne craignez-vous pas ma colère ?

— Non, ce n'est pas là le sentiment qui vous domine, ce tremblement dans votre voix, ce n'est pas le courroux qui le fait naître ; ces doux regards, qui m'ont pris l'âme, cherchent vivement un éclair vengeur. Dans ce royaume des fleurs, dont vous êtes si bien la reine, un parfum plus

puissant s'élève pour me donner raison : c'est celui d'un mutuel amour.

Et Georges n'exagérait en rien : il suivait sur le visage de la jeune femme dominée les sensations intérieures qu'elle ne pouvait dissimuler.

La nuit qui s'était faite peu à peu, nuit brillante, étoilée, qui ne jetait sur eux, au travers des vitraux de la serre, qu'une clarté indécente et mystérieuse ; les pénétrantes émanations des plantes exotiques, tout semblait concourir, en effet, à arracher de son cœur l'aveu que Montbrun sollicitait.

La voyant déjà presque vaincue, celui-ci, fléchissant alors un genou devant elle, lui prit la main, en continuant d'un voix plus émue :

« Gabrielle, laissez-moi vous aimer d'autres, sans doute, vous ont dit qu'il vous étiez la première par le rang ; moi, je veux oublier vos grandeurs et ne me souvenir que de vos charmes adorés. A tant de grâces, à tant de jeunesse l'ambition pourrait-elle suffire ! Non, je le sens, je le vois, je l'entends aux battements précipités de ce cœur qui parle comme partout, vous êtes reine par la beauté.

RAYMOND DE MARTIGNY, (La suite au prochain numéro.)